

L'héritage gaulois

Yves Florenne consacre ce mois sa chronique aux Gaulois. Au véritable emplacement d'Alésia d'abord, maintenant connu, mais aussi à la querelle que mène contre eux le professeur Rouche. De ces lointains ancêtres la France garde peu de traces. Seule la Bretagne est restée vraiment celte. Existe-t-il pour autant un peuple breton ? C'est la question que se pose René Le Corre dans un livre dont parle Marie-Christine Robert. Mais il est une autre manière de retrouver la tradition celte : l'emblème de la campagne pour la forêt, qui inspire la méditation de Pierre Bénard, semble avoir été conçu, nous dit-il, pour faire songer à la « Gaule chevelue » de jadis.

VUES ET REVUES

A l'approche des grandes invasions déferlant du nord, tout au long des routes qui suivent la trace de voies romaines, on a, nous avait-on annoncé, peint, enjolivé, multiplié les panneaux et les flèches qui visent Alise-Sainte-Reine : afin que le touriste friand d'histoire ne risque pas de s'égarer et soit dirigé à coup sûr vers ces lieux, d'ailleurs fort beaux, où n'est pas Alésia.

Mais voilà qu'on nous a prévenus, d'autre part, que d'autres panneaux, d'autres flèches, signaleraient bientôt, à quarante lieues de là à vol d'alouette, Alésia où elle fut. Vous la trouverez sur la Saine, dans le Jura, à Syam-Cornu, au sud de Champagnole, dans un site encore plus beau, vaste et sauvage, non loin de la route de Genève. Celle du salut pour César, à quelque soixante lieues de son point de départ mais, pour lui hélas, des lieues de godillots de légionnaires en retraite.

Car il y a deux Alésia : celle conquise par Napoléon III, ou plutôt bâtie et meublée par les soins du capitaine d'artillerie Stoffel, afin que son empereur y trouvât ce qu'il y voulait trouver ; et celle dont César vint à bout, après qu'il eût bien failli y briser sa fortune.

C'est la septième fois, en une quinzaine d'années, que nous revenons sur cette histoire (1) ; avec une persévérance d'autant plus diabolique que les autorités en la matière, et détenant une parcelle de la force légale, s'emploient, avec une incontestable conviction, à étouffer cette histoire-là. Comme me disait avec un peu d'agacement un vieux maître que j'aimais bien : « Il y a cent ans que nous avons pris l'habitude de voir Alésia où elle est, nous n'allons tout de même pas changer. » Des années, il n'y en a que deux bons milliers qu'Alésia est ailleurs. Mais on serait bien le dernier à ne pas comprendre cet attachement quand l'Alésia illusoire est liée à notre enfance ; quand une des premières personnes que la main paternelle nous ait présentée de loin, c'est le Vercingétorix de bronze du Mont-Auxois.

Eh bien, n'importe que la vérité soit un peu déchirante quand elle est vraie, et si elle est belle. Telle que nous l'avons trouvée, et grâce à lui, comme avait fait son découvreur, l'archéologue dissident André Berthier : dans les textes et les cartes d'abord, puis sur la terre même. Le langage technique, le seuil qui inspire confiance, exigerait ici « terrain ». Tandis que la méfiance va irrésistiblement au moindre signe d'enthousiasme poétique. Tant pis ! d'ailleurs, c'est bien dans la terre, sèche ou humide, que j'ai touché ces empreintes : ces débris de poterie rouge et d'armes noires.

Jusqu'ici, hors ses rapports administratifs, André Berthier n'avait rien voulu écrire publiquement. Et rien surtout, avec une sereine dignité, contre les obstacles, même physiques, opposés à sa recherche. N'est-il pas des vérités qu'on n'a pas le droit de chercher ? Ecrire, d'autres s'en chargeaient, spécialistes, hommes de terrain (notamment), et jusqu'à des généraux qui apportaient à l'archéologie le renfort des données stratégiques. C'est à partir de ces textes que nous avons commencé de prendre fait et cause pour Alésia.

Aujourd'hui, le découvreur expose sa découverte dans un numéro des *Dossiers de l'Histoire* qui lui est tout entier consacré (2). Il n'était certes pas le premier à dénier toute vraisemblance au site d'Alise-Sainte-Reine, comme d'ailleurs aux autres cites proposés : à commencer, il y a un siècle, par le vieux Quicherat. Près de nous, Jérôme Carcopino lui-même montrait, en privé, quelque réserve : je revois le sourire indulgent, et qui concédait, en écoutant le jeune ennemi personnel de César. Passablement cornélien, néanmoins, cet ennemi : « Voir le dernier Romain... ». Le lecteur peut s'apercevoir qu'il n'a pas changé. Donc, Quicherat écartait Alise sans appel, convaincu, de plus, qu'Alésia ne pouvait être qu'en Franche-Comté. Et il attendait « la solution à venir ».

Elle est venue. Vous la trouverez dans ce « dossier », exposée sous tous ses aspects, avec autant de force que de précision et de clarté.

Alésia sur Saine

par YVES FLORENNE

J'en dirais autant du texte de César — rendons-lui... — qui répudie, en tout, le site d'Alise. Rappelons seulement ce qu'il y a de « légendaire » — au beau sens du mot, cette fois — dans la découverte d'André Berthier, c'est d'Algérie, de son laboratoire de Constantine, qu'il l'a faite. En construisant, à partir de César, un « portrait-robot » qui ferait apparaître le « visage » sur la carte d'état-major. Après élimination de plus de trois cents sites approximatifs, un seul s'identifiait irréfutablement à Alésia. Après quoi, il se rendit sur le terrain. Quelle que fût sa certitude, il dut éprouver la même émotion que Le Verrier, trouvant son étoile au rendez-vous. Plus grande encore, puisqu'ici on était dans « l'étoile », on touchait la substance de sa terre, son relief, ses fleuves et bientôt ses témoins ensevelis.

En dehors d'André Berthier, trois spécialistes nourrissent ce dossier bourré de références, éclairés d'illustrations : J.-Y. Guillaumin, pour les textes latins ; Antoinette Brenet, pour les textes grecs ; André Wartelle, qui concentre, de façon décisive, ses précédentes études sur l'aspect militaire du problème. Ces travaux viennent, de plus, fortifier la thèse de René Potier (3). Alésia — là où elle est, et là seulement — de même que toute la campagne de Gaule attestent le génie militaire de Vercingétorix, supérieur — jusque dans la défaite — à celui de César. Pour ne rien dire de la valeur humaine des deux adversaires : elles n'ont pas de mesure commune.

Deux hommes deux peuples

Ces deux types d'humanité, si visibles chez les héros, faut-il les étendre à l'ensemble des deux peuples adverses : celui de la conquête et celui de l'indépendance ?

Le lecteur se souvient peut-être d'un débat provoqué ici même par l'attaque pleine d'une fougue, d'une violence et d'une science très dignes de César, qu'avait menée,

dans *l'Histoire*, le professeur Rouche contre « nos ancêtres les Gaulois (4) ». Avec autant de courage que de constance, il vient de lancer une nouvelle offensive, bravant jusqu'au risque d'être offert en victime expiatoire lors d'un de ces sacrifices humains que son indignation stigmatise, et qui sont d'ailleurs un trait commun aux plus hautes civilisations.

L'ennemi personnel des Gaulois a choisi cette fois comme champ de bataille un magazine de vulgarisation intensive et extensive que nous communiquons à un lecteur lui-même indigné : en sens inverse (5). L'illustration à elle seule vous édifiera : moins, sur la couverture, ces farouches choristes d'opéra aux moustaches mal collées, qu'à l'intérieur une image qu'envierait la plus exécrable production érotico-historique d'Hollywood. Des guerriers vêtus seulement — comme les Romains de David, mais d'une plastique infiniment moins classique encore que très académique — de leur casque et de leur épée, grimacent sous le premier en brandissant virilement la seconde, ruisselant de sang, flagellés par les soins d'une druidesse hystérique et de son chat à neuf queues. Il y a là une sorte de masque violemment caricatural, défigurant une vérité à laquelle il n'est jamais fait allusion : unique dans le monde antique, le statut social, juridique, personnel (que nous dirions d'égalité avec l'homme), de la femme celte.

Le dessinateur ne fait que s'employer avec zèle à être fidèle au texte, dont l'objectivité s'inscrit dans son titre : *Une civilisation de la cruauté*. Vous apprendrez peut-être que ce sont ces Celtes « très féroces » qui ont colonisé la Gaule, laquelle d'ailleurs n'existait pas. « Nos envahisseurs », « notre soi », s'écrie alors douloureusement M. Rouche ! Qui diable est donc ce « nous » d'avant notre histoire ? Ne revenons pas sur l'interprétation épouvantable du cratère de Vix. Vulgarisez, vulgarisez, il en restera toujours quelque chose, hélas ! Heureusement que de toutes façons les doux et vertueux Romains, armés de la seule force mo-

rale, spirituelle et civilisatrice — esprits modernes qui ne dédaignent plus les sacrifices humains à des dieux, mais à leur seul et exquis plaisir, — heureusement que les Romains qui n'étaient pas, eux, nos envahisseurs, sont venus enfin libérer la Gaule d'elle-même.

Il n'en faut pas moins retenir une certaine évolution légèrement tempérante dans le jugement de M. Rouche. S'il tient fermement pour « sa » cruauté, il l'allie cependant à « civilisation ». Et conclut en consentant à « rendre aux Gaulois ce que César leur avait emprunté (...). En somme, nous n'avons pas trop à rougir de nos férocités ancêtres les Gaulois ».

Serait-ce l'amorce d'une prudence plus générale dans un certain nombre d'esprits, alertés par les réactions à leurs excès, et peut-être par leur propre réflexion ? On continue à se demander ce qu'il y a derrière cette violence historique qui n'est évidemment pas gratuite. Quand on s'attaque aux Celtes, en particulier aux Gaulois, ou à la notion d'Indo-Européen, par exemple, c'est apparemment pour le bon motif : couper à la racine quelque complaisance raciale à l'égard de nos origines. En fait, ce qui se manifeste, assaisonnée d'un grain de sado-masochisme, c'est une haine raciste rétrospective, étalée parfois avec une obscène candeur. Avec la bonne intention, et sous l'apparence de combattre une pensée de droite, nouvelle ou pas, on se fait l'apologiste involontaire du fascisme originel, né romain ; et le collaborateur inconscient d'une colonisation impérialiste, celle-là très contemporaine.

(1) *Le Monde* du 25 janvier 1967 (J.-M. Dunoyer, p. 10) ; « Revue des revues » des 25-26 janvier, 8-9 août, 28-29 novembre 1976 ; 16-17 janvier 1977 ; et *Le Monde diplomatique*, de juillet 1979.

(2) Juillet-août 1982 ; 16 F ; 25, rue de Saint-Sulpice, 6°.

(3) *Le Génie militaire de Vercingétorix et le Mythe Alise-Alésia*, Édit. Volcans, Clermont-Ferrand, 1973.

(4) *Le Monde* du 10 janvier et du 20 février 1981.

(5) *Ça m'intéresse*, n° 14, 12 F, 92248 Malakoff Codex.